



*J'ai pas fait
mon mac-classique
c'est pas une fax
j'ai pas d'employabilité en
«pitoniqueninformatique».*

*J'souffre de tech-nono-logie.
J'serai jamais d'in ceux
qui entrent des données,
ben l'contraire, moé j'suis
rendu une donnée, un dossier.
Après avoir été slaqué,
j'suis devenu assisté
assisté-informatisé.*

*Avec l'informatique
y m'cherchent des poux à
mettre dans leurs puces.
J leur donne des données
statistiques, j'suis devenu
chair à statistique.*

*Combien que j'coûte
à l'État, en prestations,
en médicaments.
Même sur c'que j'sais pas
y ont découvert que
j'coûte trop cher.*

*Lesbureaucrates-bureautiques
pensent programme,
pensent logique-logiciel
mon dossier informatisé
sur le retrait direct.*

*J'ai jamais été chanceux
même sur le BS j'suis tombé
sur les mauvais numéros.
Dans la «dé-cote sociale»
j'ai eu la fiche perforée.
Le budget crevé,
j'descends vers la rue.
Au BS à place du coeur
y ont un disque dur.*

LA SOLIDARITÉ ACTIVE OU LA PETITE HISTOIRE DES DÉBUTS DU POT-À-GÉRER

Monique Olivier, *Atout-Lire*

Longtemps occultées par le discours dominant, l'organisation et la dynamique propres aux milieux défavorisés se font progressivement reconnaître. Des rencontres, qui semblent fortuites, fécondent les pratiques, et les idées cheminent d'un groupe à l'autre... et d'un pays à l'autre.



PHOTO : Monique Olivier

Au cours de l'hiver 1995, les routes de l'atelier 2 d'Atout-Lire, dont je suis animatrice-participante, et du Carrefour de Pastorale en Monde Ouvrier (CAPMO) se sont croisées. L'atelier a vécu, d'abord avec Vivian Labrie du CAPMO, et plus tard en solidarité avec les membres de ce groupe, une expérience de recherche-action autour du thème de la débrouillardise.

Cette démarche, largement basée sur le dialogue et l'action commune, nous a beaucoup appris. Elle s'est étalée sur quatre mois. Le but du présent article est de mettre en évidence une de ses étapes : celle des débuts du «pot-à-gérer». Pour que l'expérience qui y est associée conserve son sens premier, nous avons voulu la situer dans son contexte d'origine.

D'abord d'où est partie cette recherche, de quelle intention, de quel questionnement?

Le Burkina Faso, un point de départ...

À l'automne 1994, notre atelier reçoit la visite de Victor Windinga, du Burkina Faso, dans le cadre du programme de coopération entre organismes partenaires (PCOP) du Centre canadien d'études et de coopération internationale (CECI). Au fil des réponses à nos nombreuses questions, Victor nous fait franchir les distances et partager la réalité quotidienne des gens de son pays, de son village, de sa famille. Nous admirons le courage et l'ingéniosité déployés quotidiennement par la majorité des Burkinabés

pour survivre avec bien peu de ressources.

La pauvreté évoquée par Victor amène spontanément les participantes et participants à établir un lien avec la pauvreté des gens de la basse-ville de Québec. Je me souviens avoir alors entendu des personnes parler en détail et avec émotion de la misère de plus en plus apparente autour du mail St-Roch, puis du manque d'argent de certain-e-s de leurs proches, enfin de leurs propres difficultés à se rendre à la fin du mois.

Pour parler de la pauvreté chez nous

Nous avons convenu alors de poursuivre cette conversation en nous interrogeant sur les causes de l'appauvrissement au Québec et sur les moyens à prendre pour améliorer nos conditions de vie. Je souhaitais que notre futur dialogue puisse nous permettre de dépasser les sentiments d'impuissance, de colère, de frustration dont je pouvais anticiper l'expression et reconnaître toute la légitimité.

En effet, rappelons-nous que : *«800 000 Québécoises et Québécois sont présentement sur l'aide sociale, qu'un salaire minimum, même nouvellement augmenté à 6,45\$ l'heure ne donne pas 14 000\$ de revenus par année, qu'au dernier recensement, en 1990, le cinquième des familles les plus riches au pays gagnait en moyenne 100390\$ alors que le cinquième le plus pauvre en gagnait en moyenne environ 13 740\$. Rappelons-nous que*

les premiers s'étaient enrichis de près de 19 000\$ en cinq ans, alors que les derniers avaient vu leur revenu moyen augmenter d'environ 3 500\$. Dans les quartiers centraux de Québec où est situé Atout-Lire, un adulte sur deux n'a pas de travail, 7 adultes sur 10 gagnent moins de 20 000\$. (...) Pensons que gérer un budget très au-dessous du seuil de la pauvreté tient du prodige, surtout quand on arrive mal à additionner et à soustraire, encore moins à multiplier, diviser, calculer un pourcentage, que ce soit un taux d'intérêt ou un rabais!.»

J'avais beaucoup à réfléchir avant de revenir sur le sujet en atelier. L'alphabétisation populaire devait être une voie ouverte vers l'autonomie et l'estime de soi. Le fait d'être ensemble et solidaires représentait une force. Cette force collective avait pris ailleurs figure d'espérance et était devenue pour nombre de personnes, en divers temps et divers lieux, un moyen non seulement de réconfort mutuel mais aussi d'affranchissement de toutes sortes d'oppressions.

Un jour le hasard s'est fait complice...

Je rencontre Vivian Labrie à une réunion. Nous nous connaissons depuis un petit moment. Elle m'aborde en allant rapidement à l'essentiel. Son groupe, le CAPMO, s'interroge sur la façon dont les gens se débrouillent pour arriver avec des petits moyens. Elle-même croit que l'on parle souvent de pauvreté de façon négative sans chercher à voir tout l'art avec

lequel le monde arrive à se débrouiller avec presque rien (l'ingéniosité des Burkinabés!). Vivian souhaite vivre une expérience-terrain avec des participantes et participants d'Atout-Lire pour explorer plus à fond la question de la débrouillardise dans la vie quotidienne. Je suis enchantée! Est-ce que je ne viens pas de nous découvrir une compagne de route?

Un dialogue à préparer

Nous aurons plus tard trois rencontres de travail au cours desquelles nous élaborerons une démarche et les outils correspondants. Francine Loignon, animatrice en calcul et femme de projet, se joint à nous. Vivian a déjà pensé à une approche que nous peaufinons ensemble.

Nous planifions soigneusement la pédagogie de trois demi-journées de rencontre avec les participantes et participants. Ces rencontres auront lieu sur trois semaines consécutives. Le temps d'atelier, entre les rencontres, sera consacré à l'exploitation du thème sur le plan de la lecture et de l'écriture. Chaque rencontre se terminera par une séance d'écriture collective. Nous écrirons une fiction, l'histoire d'une personne qui relève le défi de se débrouiller dans la vie. Cela permettra de ramasser les réflexions de chacune des rencontres de façon bien vivante et de produire du matériel de lecture enraciné dans l'expérience et fidèle à la façon qu'ont les gens de raconter.

LE PLAN DES RENCONTRES EST LE SUIVANT :

LESYSTÈMED, ÇAMARCHEI

Regarder comment chacun et chacune se débrouille pour composer avec les différents domaines de sa vie : la maison, la nourriture, les vêtements, la famille, les transports, les loisirs, etc. Qu'est-ce qu'on fabrique? Qu'est-ce qu'on se donne, se prête, s'échange? Qu'est-ce qu'on se paie? Pourquoi s'endette-t-on? De quoi se prive-t-on?

C'ESTQUOI, MAMARCHE?

Chercher à examiner ce qui nous arriverait si on grimpeait ou descendait une marche dans l'échelle sociale. Qu'est-ce que signifie pour le groupe seuil de la pauvreté? Dans le groupe, est-ce qu'on a toujours été aussi riche ou aussi pauvre? Qu'est-ce que ça représente cinquante dollars, une grosse ou une petite marche?

RÉALISER UN RÊVE DE 50\$ OU LES DÉBUTS DU «POT-À-GÉRER»

Offrir l'occasion de réaliser un petit projet pour monter une marche dans l'escalier.

Les rencontres d'atelier

Avec le consentement des participantes et participants, nous entamons nos échanges tel que prévu. Les trois demi-journées ont suscité un vif intérêt et généré du matériel, et c'est dans l'enthousiasme que nous approfondissons notre thème. Ce dernier offrira plusieurs prétextes pour lire et écrire jusqu'à la fin des ateliers.

Avec humour et fierté, nous partageons nos histoires personnelles de «débrouille», découvrant les divers talents des uns et des autres. Les commentaires formulés lors des deux premiè-

res rencontres dépeignent un contexte de vie et reflètent la façon dont il est perçu. Nous apprenons beaucoup de ce qui se dit. L'espace nous manque pour rendre compte ici de ce riche contenu².

Lors de notre dernière rencontre, nous regardons une image qui représente plusieurs personnes occupées à construire des marches dans un escalier. Nous y allons de nos commentaires : «Ça, c'est des marches qui sont géantes en baptême.» «C'est les petits, ils essaient de monter comme les autres.» «Des ouvriers. Ils

travaillent. Ils partent au pied de l'échelle.» «Si tu veux réussir dans la vie, faut que t'essaies de monter. Chaque marche que tu montes, y a un effort à faire. Si tu ne le fais pas, tu montes pas.» «Construire des petites marches pour rejoindre une grosse marche, c'est se donner des moyens.» «À plusieurs, c'est plus facile pour s'aider.»

L'arrivée du pot-à-gérer

Voilà que Vivian nous présente un petit pot, genre pot de confiture, artisanalement décoré et baptisé «pot-à-gérer» par sa fille. Elle l'ouvre. Il contient 50\$ qui représentait «une pas pire marche». Ce même 50\$ dont la perspective du cumul avait déclenché nos rêves...

Elle nous explique qu'au CAPMO, il a été convenu de mettre 50\$ en circulation pour que cette somme serve à des petits projets sur la base d'un défi : avec 50\$, le groupe peut-il faire un autre 50\$? Si oui, on remet le premier cinquante dans le pot et il pourra continuer de circuler. La somme additionnelle demeure à l'entière disposition du groupe. On peut la dépenser, la partager ou la réutiliser pour un autre projet. Le but de notre rencontre est de réagir ensemble devant la possibilité réelle pour le groupe de gravir une petite marche. Il est entendu qu'on demeure libre d'accepter ou de refuser le défi. Ce dernier peut également n'être relevé que par quelques personnes du groupe.

Choisir un projet

Les gens sont d'abord surpris par la proposition. On pose plusieurs questions. Après quelques minutes de silence, on se regarde les uns les autres d'un air interrogateur : c'est sérieux?... Y a-t-il une attrape? On y va?

Puis des idées de projet sont lancées. Organiser un brunch. Fabriquer des nappes, des napperons, des tabliers, des objets en cuir. Décaper des chaises. Faire pousser des fines herbes. On ne s'implique pas tout de suite. On se donne du temps pour y penser.

L'invitation à relever le défi de doubler le 50\$ devient une occasion de mettre en commun notre expérience du défi et de vérifier nos attitudes à son égard. Quel sens chaque personne donne au mot «défi»? Quels ont été les défis importants dans nos vies? Comment nous sommes-nous sentis? Qu'est-ce qui nous amène à vivre des défis? Qu'est-ce qui fait qu'on réussit à relever un défi?

Cette réflexion donne lieu à des échanges enrichissants et produit du beau matériel de lecture. On se rend compte qu'on n'en est pas à une expérience de défi près. On cohabite même avec lui dans la situation où on se trouve, parce qu'on doit habituellement se débrouiller avec de petits moyens.

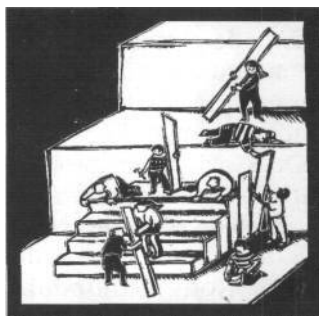
Puis, nous étudions les défis collectifs que se sont donnés certains groupes, en essayant d'en dégager le caractère

exemplaire et la portée. Près de nous, nous nous intéressons au projet alpha-menuiserie d'Atout-Lire, dans lequel un groupe de personnes a comme but d'apprendre à lire, à écrire, et à calculer en s'initiant à la petite menuiserie. Ces personnes ont décidé de relever le défi de rénover un logement. Plus tard, nous visionnons une vidéo sur les cuisines collectives. Parmi les commentaires émis par les participantes et participants, il est dit que c'est plus facile à plusieurs de travailler fort, de s'encourager. Sans compter qu'on peut se fixer de plus gros projets et que plus de monde en profite.

Quel sera notre projet collectif? Six personnes se rallient au projet de faire des nappes. Nous tenons à un produit de qualité. Nous demandons à Manon, professeure de couture, de superviser le travail. Les nappes sont vite vendues et nous permettent de faire 56\$ de profit, argent que les artisanes et artisans décident de se partager.

Nous rapportons, avec reconnaissance, le «pot-à-gérer» au CAPMO lors d'une visite qui permet aux personnes de nos deux groupes de faire connaissance. Nous racontons notre démarche, échangeons nos trucs de débrouillardise. Visiblement, nous sommes fières de nous. Dans ce projet, nous avons réussi à passer «de l'inertie à l'action, de l'idée à sa réalisation». Cela dans la joie, grâce à la confiance et la

solidarité du CAPMO et aussi parce que notre dialogue a été fécond. Il a rejoint chacune et chacun d'entre nous au coeur de sa vie, dans sa réalité intérieure de personne riche de ressources, capable d'un système D efficace. Il nous a fait prendre conscience de notre pouvoir de mobilité dans l'escalier et entrevoir le défi et la solidarité comme les moyens de gravir des marches, même de toutes petites.



Avancer dans la vie

Il faut évoluer
dans la vie,
pas toujours rester
à la même place.
Il faut faire
son chemin.

Il faut changer sa vie
pour que ça aille
toujours mieux.

La vie va en avant.
Il faut que tu avances
avec elle.
Avancer c'est foncer
géné-e, pas gêné-e.

Il renforce notre conviction qu'à plusieurs, les choses se comprennent mieux, se vivent mieux et que les actions qui changent la vie se posent plus facilement.

Pour les participantes et participants, toute cette démarche avait eu beaucoup à voir avec l'urgence «d'avancer dans la vie». Le texte suivant, produit en atelier, témoigne bien de cette préoccupation.

Avancer c'est faire
des projets, c'est aussi
relever des défis.

Avancer c'est se
défendre sans lâcher,
c'est passer au travers
étape par étape
un jour à la fois.

Avancer c'est aller
vers la liberté.
Plus tu avances
plus tes horizons
sont grands.

Avancer c'est pas
toujours facile.
C'est souvent
un combat contre
ce qui t'empêche
d'avancer :
la peur
la gêne
le manque de confiance
le découragement.

L'atelier 2

Gravir une autre marche,
puis d'autres...

À l'automne, nous avons été invité-e-s par le groupe ATD-QUART MONDE à parler de notre expérience dans le cadre d'activités reliées à la Journée mondiale pour l'élimination de la pauvreté. Il s'agissait d'intervenir devant un vaste auditoire, ce qui n'était pas évident pour plusieurs d'entre nous. La confiance et la fierté développées au cours de notre expérience commune nous ont permis de vaincre notre timidité. Nous avons envie de faire connaître cette démarche pour qu'elle se poursuive. Nous avons alors partagé notre conviction que les réalisations solidaires sont pour les uns la seule manière de s'en sortir et pour les autres une façon d'aider, de manifester leur confiance et leur amour.

Par la suite, le «pot-à-gérer» a été utilisé à Atout-Lire dans un autre groupe qui a développé un projet-cuisine. D'autres nappes ont été fabriquées plus tard, dans le cadre des activités de financement de la fête de Noël.

Certaines personnes de l'atelier ont gardé des liens avec le CAPMO. Elles assistent occasionnellement à des réunions portant sur des questions reliées à la justice sociale et à l'éducation à la citoyenneté. Elles apprennent à exprimer leur point de vue à côté de personnes beaucoup plus scolarisées. Elles continuent ailleurs l'exercice de la parole et la recherche de moyens pour que la vie soit bonne pour plus de monde, tissant ainsi de nouvelles solidarités.